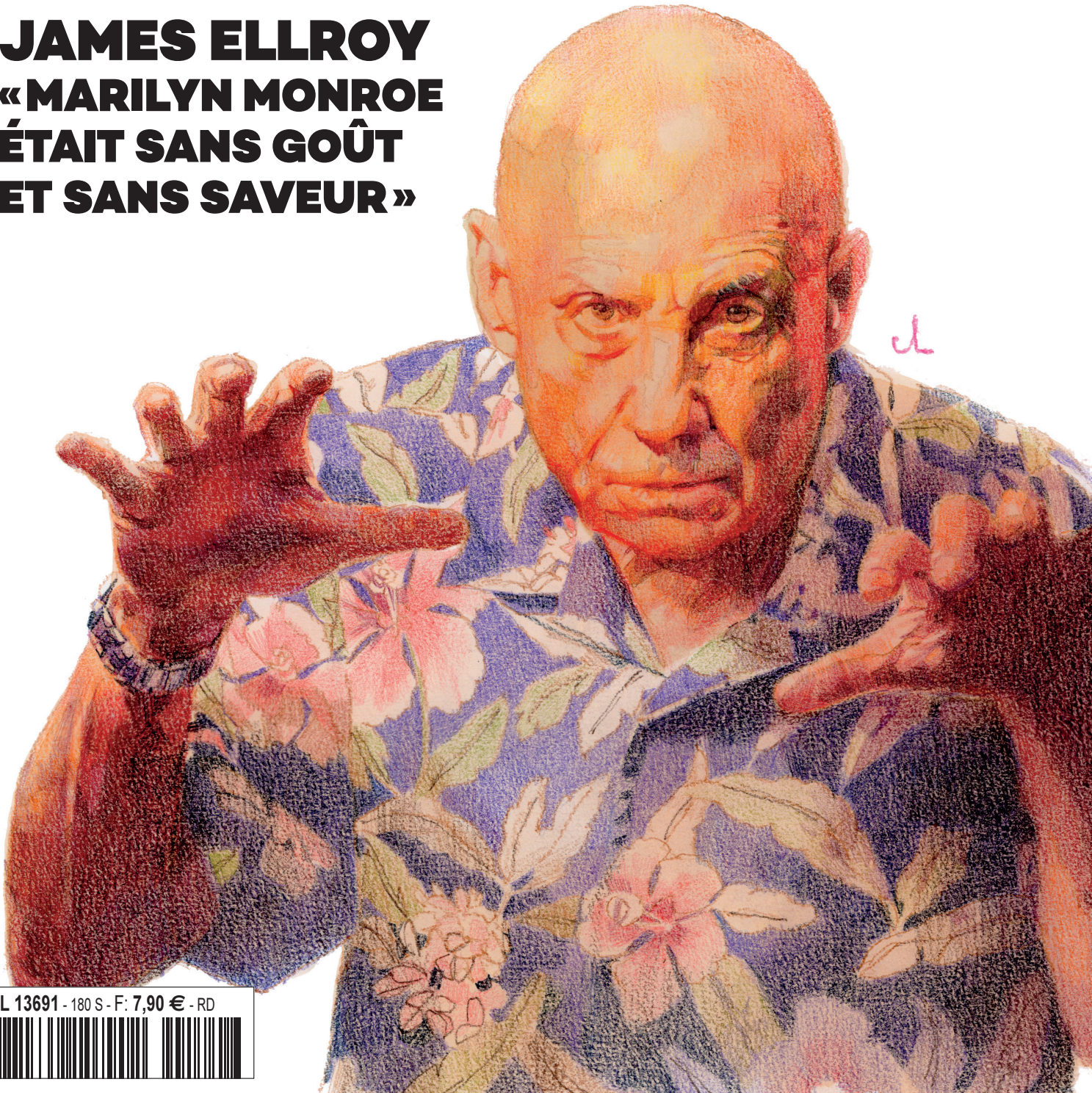


TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

JAMES ELLROY
«MARILYN MONROE
ÉTAIT SANS GOÛT
ET SANS SAVEUR»



L 13691 - 180 S - F: 7,90 € - RD



RENTÉE LITTÉRAIRE

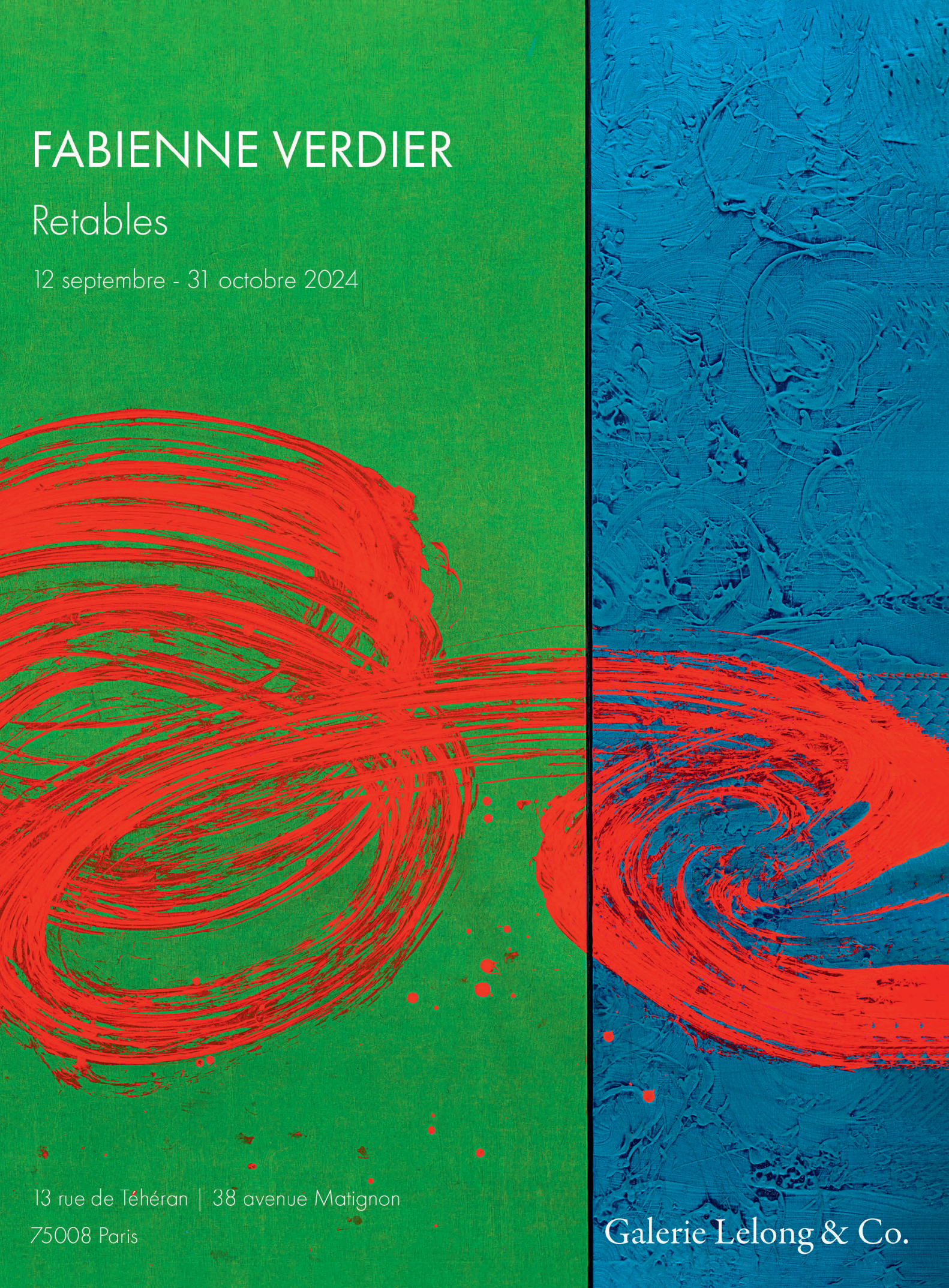
Les 25 romans
incontournables

SCÈNE

Lina Lapelytė
L'art de chanter faux

ART

Hervé Di Rosa
Le kamikaze du Beau



FABIENNE VERDIER

Retables

12 septembre - 31 octobre 2024

13 rue de Téhéran | 38 avenue Matignon
75008 Paris

Galerie Lelong & Co.

EDITO

Kamel Daoud mérite le Goncourt

PAR VINCENT JAURY

On l'attendait depuis longtemps. Kamel Daoud, qui signe chaque semaine une chronique dans l'hebdomadaire *Le Point*, une chronique courageuse qui le met au ban de son pays d'origine, l'Algérie, et d'une grande partie de la communauté musulmane, revient après des années au roman. Le titre : *Houris*. Chez Gallimard. Définition d'Houris : femme très belle promise aux bons musulmans qui accèderont au paradis. Titre évocateur, titre provocateur : dans ce roman, il ne s'agit que de cela, des femmes. Des femmes en Algérie ; des femmes sous la guerre civile des années quatre-vingt-dix ; des femmes algériennes d'aujourd'hui ; des femmes honnies, des femmes souffrantes, des femmes battues, des femmes torturées, des femmes dans un Islam qui sont des sous-hommes. Des bêtes. Des rats. Ce roman est une déclaration d'amour à l'endroit de ces femmes algériennes ; un hymne à leur beauté, à leur intelligence, à leur dignité. Et, bien sûr, à travers cet hymne, un Daoud qui brandit son épée, donne l'estocade à un pays, à une religion qui déconsidèrent les femmes. Les maltraitent, les humilient.

Le lecteur suivra l'histoire d'Aube, une jeune algérienne égorgée le 31 décembre 1999 par des islamistes, dans son village de Had Chekala, dans les régions montagneuses du nord de l'Algérie. Elle avait cinq ans. Et depuis, vit avec une canule en lieu et place de sa gorge. La pauvre est ainsi muette. Elle se lance dans un long monologue intérieur, colonne vertébrale du livre, à destination de sa fille qui en est au stade du fœtus. Tout au long du roman, la question de savoir si elle doit avorter se pose. Et elle y est plutôt encline, car la vie qu'elle décrit des femmes en Algérie est abominable. Elle semble ne pas vouloir lui faire endurer ce qu'elle a vécu et ce qu'elle vit encore comme femme libre. Une odyssée à travers l'Algérie,

d'Oran à Had Chekala, se met alors en place. Aube souhaite revenir sur les lieux du crime, où elle fut égorgée mais aussi où sa sœur fut assassinée. Odyssée prétexte à raconter l'Algérie de l'Indépendance, histoire nous dit Daoud, sans cesse racontée comme un fait de gloire anti-français. Mais prétexte aussi à rappeler l'horreur de la guerre civile des années quatre-vingt-dix. Une guerre oubliée, mise sous le boisseau au nom de la Réconciliation, comme si rien ne s'était passé. Et l'on comprend, tant Daoud y revient souvent, que ce roman est une pierre de l'édifice mémoriel de l'histoire algérienne. Le pays nous dit Daoud à travers ce roman, doit se souvenir. Doit intégrer ces dix années de terreur islamiste. Car comme pour Aube, comme pour Aïssa- celui qui la conduit à Had Chekala, libraire qui a perdu une jambe pendant la guerre civile, et qui à partir d'un chiffre est capable de citer une date, un lieu, et le nombre de personnes tuées par les islamistes-, cette histoire ne passe pas. Et le pays semble coincé dans un archaïsme qu'Aube, femme non voilée, (le voile ? « un cercueil dans les cheveux ») portant le pantalon, met à jour par sa seule existence.

D'une plume lyrique mais tenue, baroque mais bornée, métaphorique, Daoud signe un grand roman. Un grand roman âpre, sombre, rugueux. Un grand roman hypnotique, comme un serpent qui ne cesse de tourner autour de l'effroi du 31 décembre 1999. Qui ne cesse, bien que les descriptions des paysages d'Oran soient magnifiques (« paradis caché derrière le ciel »), de portraiturer une Algérie cauchemardesque. En proie aux flammes du passé, mais aussi du présent, flammes religieuses dont les femmes arabes pâtissent.

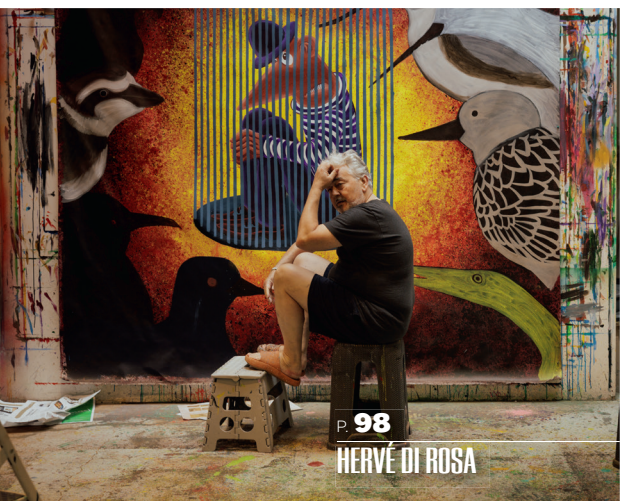
Chers jurés Goncourt, vous avez là un livre tant du point de vue littéraire que politique, passionnant. Ne passez pas à côté.



P. 22
RENTÉE LITTÉRAIRE



P. 68
LINA LAPELYTÉ



P. 98
HERVÉ DI ROSA

SOMMAIRE

N°180 SEPTEMBRE 2024

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec [Thibault de Montaigne](#)
- 08 Coup de Gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de [Nathan Devers](#)
- 12 Chronique Book Emissaire d'[Eric Naulleau](#)
- 14 Chronique BD par T.H. de [Tewfik Hakem](#)
- 16 Révélation
- 18 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 Dossier Rentrée littéraire : Vingt-cinq romans à lire absolument, français et étrangers, triés sur le volet, avec comme tête de pont [James Ellroy](#), qui donne à *Transfuge* une longue interview sur son dernier roman *Les Enchanteurs*.
- 55 Essai et festival

Page 58 | CINÉMA

- 58 Edito ciné
- 60 Critiques
- 64 DVD

Page 66 | SCÈNE

- 66 Edito scène
- 68 L'interview : [Lina Lapelyté](#), révélation du Festival d'Automne, présente deux performances aussi dissonantes que fantasques.
- 74 Portrait : [Marina Otero](#), une approche radicale de la danse, et de la féminité
- 76 Rencontre : [Roderick Cox](#), de la Géorgie à Montpellier, le jeune chef nous offre son Verdi.
- 78 Critiques théâtre, danse, musique

Page 96 | ART

- 94 Edito art
- 98 Portrait : [Hervé Di Rosa](#), l'homme qui interroge le moche.
- 106 Reportage : *La Nuit Étoilée* de [Van Gogh](#), en majesté au sein d'une exposition sublime en Arles.
- 110 Expos
- 116 Galeries

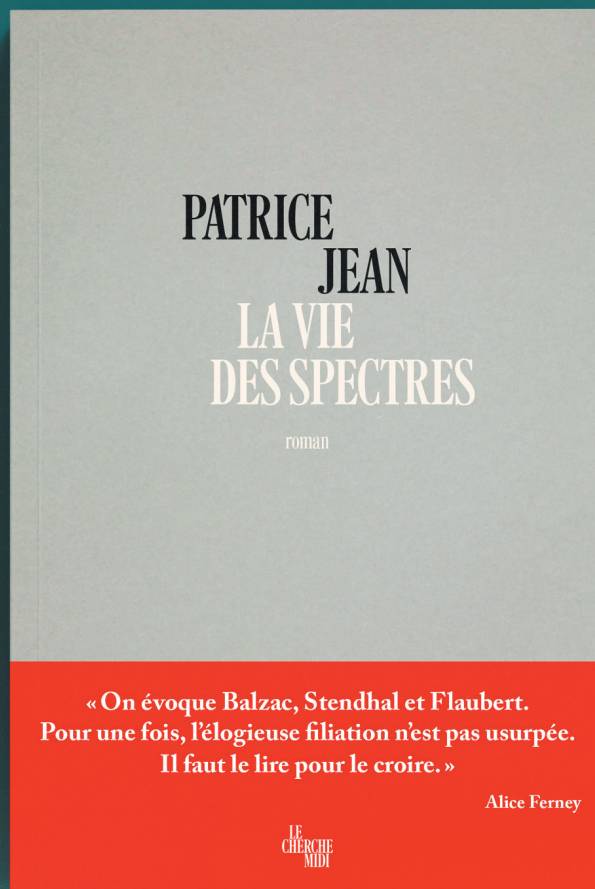
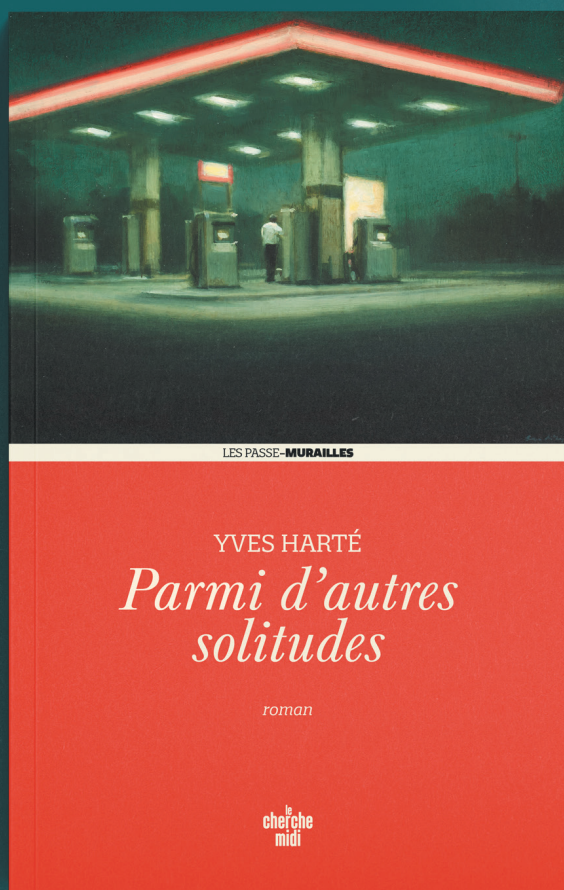
122 En route ! Va devant !

RENTREE LITTÉRAIRE 2024

La chute sociale d'un homme
qui trouve refuge auprès des fantômes
de son passé. Un roman ironique,
cruel et profondément émouvant.

« Patrice Jean est l'un des meilleurs
romanciers français. »

Frédéric Beigbeder, *Le Figaro*



« On évoque Balzac, Stendhal et Flaubert.
Pour une fois, l'élogieuse filiation n'est pas usurpée.
Il faut le lire pour le croire. »

Alice Ferney

Yves Harté écrit ses livres
avec une voix rocailleuse ;
c'est un romancier qui ne garde
du roman que son minimum vital.

« Avec fluidité et une infinie délicatesse
aussi, Yves Harté entrelace
ces histoires ancrées dans un temps
désormais révolu. »

Olivier Mony, *Livres Hebdo*



PAR FABRICE GAIGNAULT
PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

C'est au désuet Rouquet, boulevard Saint-Germain, que j'ai pris un verre avec le romancier Thibault de Montaigne. Il a reçu le prix de Flore pour sa *Grâce* et signe un des livres les plus touchants de cette rentrée, *Cœur*. Aux éditions Albin Michel. (voir la critique p.43) Il s'agit d'un roman autobiographique, où « rien n'est inventé » me dit à plusieurs reprises l'écrivain, « j'y tiens, c'est un pacte absolu pour moi ». De la pure narrative non fiction comme il me le dit, Janet Malcom, *Le journaliste et l'assassin*, est à cet égard un de ses livres de chevet. L'autre livre de chevet me dit-il sont les *Confessions* de Saint Augustin, dont l'ambition était de « faire la lumière sur lui-même », « c'est magnifique, non ? »

Il est essentiellement question dans *Cœur* de son père, de son père et de lui-même, de leur rapport qui s'est densifié, devenu au fil des dernières années de vie de son père, très intime. Ce père, aristo haut en couleur, coureur de femmes d'après-guerre d'une grande beauté (son livre préféré était les *Mémoires de Casanova*, « mon père, c'était Casanova »), flambeur, riche puis pauvre puis

riche puis pauvre, incarnation même d'une bourgeoisie boomer sûre d'elle-même, confiante en l'avenir, dans le progrès, dans l'enrichissement continu, jouisseuse donc égoïste. Son fils Thibault écrit : « Si son insouciance m'a blessé parfois, elle m'a

« Mon père, c'était Casanova »

émerveillé souvent ». Que fait-on d'un tel père ? Qu'a hérité Thibault de lui, spirituellement, intellectuellement, physiquement, existentiellement ? Et c'est l'occasion pour lui de tisser des liens généalogiques entre son père, Louis, l'ancêtre chevalier de Saumur mort sur les champs de bataille, héros familial, et le reste de la famille Montaigne. Caractères, faits, réflexes, pensées : tout s'hérite conclue le romancier, même si tout cela est invisible.

C'est un livre très fort tant il est traversé par la bonté. Une bonté chrétienne, nourrie d'indulgence, de pardon, d'acceptation des faiblesses des autres, de son père, et de sa famille, cette compagnie d'aristos

désargentée dont Proust a fait un portrait cruel, cruauté absente en revanche du livre de Montaigne. À l'heure où les livres de règlements de compte, de haine, de hargne, de ressentiment, poussent comme champignons au soleil - le livre de Bellanger en est un exemple type à cette rentrée - un livre où l'amour reprend tous ses droits, rassérène.

Les cent dernières pages sont magnifiques et éprouvantes : il dépeint jour après jour, heure après heure, la longue agonie de son père. Là encore, le catholicisme traverse, habite ces pages : « La vérité dans l'agonie » me confesse-t-il. Les catholiques n'aiment pas la mort violente, car la vérité se révèle sur la longueur, continue-t-il. Mieux : cette agonie lui semble être à bien y réfléchir, le lieu, le temps de rencontre « entre deux âmes », celle de son père et la sienne. Sinon son père est mort ruiné, mais Thibault espérait récupérer sa chevalière. En vain, cependant qu'une pipe à opium l'attend chez sa mère.

Sa mère, justement, Françoise Gallimard. Il y aura un livre sur la famille Gallimard. Plus tard. C'est sûr. On tremble d'avance à Saint-Germain.

CŒUR
de Thibault de
Montaigne, Albin Michel,
323p., 21,90€



Septembre – Décembre 2024
Théâtre, Danse, Musique, Arts visuels, Performance
À Paris et en Île-de-France

Festival d'Automne

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE-DE-FRANCE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

VILLE DE
PARIS

Région
Île-de-France

DANCE
REFLECTIONS
BY
VAN OLEEF & ARPELS

Les Amis du Festival
d'Automne

La boule puante d'Aurélien Bellanger

Aurélien Bellanger signe un bon roman, *Les derniers jours du parti socialiste*, mais à bien des égards problématiques.

PAR VINCENT JAURY



© BÉNÉDICTE ROSCOT

On n'attendait plus grand-chose d'Aurélien Bellanger. On n'ouvrait plus ses livres. Fatigué d'avance à avoir à affronter un gloubiboulga d'informations informes. Un étouffoir, presque un étranglement. Un 10 tonnes lancé sur l'autoroute.

Mais là surprise : le roman se lit parfaitement. Il y a une fluidité de la phrase, une efficacité du récit. On prend enfin du plaisir à le lire.

De quoi s'agit-il, dans *Les derniers jours du parti socialiste*, (Seuil) ? Bellanger, tel Balzac, son maître, dépeint un monde ; un monde médiatico-politique. Il fait la satire d'individus proches ou à l'intérieur du Printemps Républicain, qui a pour combat la laïcité, une avant-garde à ses yeux du combat contre les Musulmans. Les protagonistes ? On chemine avec Grémond (Laurent Bouvet, fondateur du Printemps Republicain), Taillevent (Raphaël Enthoven), Frayère (Michel Onfray), Véronique Bourny (Caroline Fourest), le Chanoine (Emmanuel Macron), Revêche (Philippe Val), et Sauveterre, qui n'est autre que Bellanger lui-même.

Comme il a eu raison de faire de ces lions à l'assaut de la capitale, des personnages, tant ce petit monde est romanesque.

Ceci étant dit, le roman pose un certain nombre de problèmes. Premier point : les personnages. Ils sont ici croqués pour étayer une thèse politique. Pas d'existence propre, ni sang, ni chair, ni mains, ni pied, ni larmes, ni sueur, ni joie, ni angoisse, rien de ce qui fait un homme un homme. Tout juste des êtres de papier, des blocs de granit, des marionnettes, des pantins aux mains démiurgiques du narrateur, qui se coulent dans sa démonstration. Son démon politique le gêne dans son art de romancier. Or, qu'est-ce qui fait le génie de Balzac ? L'art du détail bien sûr : vous saurez tous sur ses personnages, habits, habitudes, tic, toc, gestes etc. Balzac soigne les détails là où Bellanger fait œuvre d'art abstraite : la vie lui échappe. La vie d'en bas. La vie de tous les jours. Notre vie, quoi ! Et les personnages perdent en crédibilité. Là où Balzac construit une

Comédie humaine, Bellanger construit lui une Comédie inhumaine. Autre problème lié aux personnages : une rage folle préexiste au livre ; Bellanger éprouve une haine pour ses personnages. Ainsi la cruauté imputée à ses personnages, Val, Enthoven, Fourest, Onfray, Bouvet, imputons-la plutôt et surtout, à Bellanger. Les exemples sont légion : lorsque Grémond (Laurent Bouvet), apprend qu'il y a eu « une tuerie à l'école juive de Toulouse, la première réaction de Grémond fut qu'elle tombait doublement mal ». N'est-il pas atroce de présumer que Grémond n'ait pas eu une seconde de tristesse face à l'assassinat d'un enfant ? Et que seul compte, pour lui, le cynique, son emploi du temps. Non moins monstrueux, les pensées qu'il prête à ses personnages après l'attentat de *Charlie Hebdo*. Les uns et les autres y voient une aubaine : « ce n'était pas un cadeau empoisonné, mais au contraire la garantie que le journal n'était pas prêt de mourir et que la droite obsédée par le choc des civilisations le soutiendrait quoiqu'il en coûte. » Pire, Bellanger verse dans le poujadisme et pointe le désormais « haut niveau de vie » des journalistes de *Charlie Hebdo* ! Berk. Revêche (Val) : « même si la chose ne pouvait pas se dire, il avait accueilli l'attentat comme une opportunité à ne pas laisser passer ». Grémond : « Le matin de l'attentat du 7 janvier, devant les premières images des assassins en fuite, Grémond avait ressenti une étrange satisfaction ». Berk : procédé maintes fois utilisé dans ce livre, faire dire des choses dégueulasses à ses personnages, pour les disqualifier. Or, si l'on se réfère à son maître Balzac, même des personnages corrompus comme Rubempré ou Rastignac ont droit à une part de bonté. Rubempré est touchant car une candeur demeure en lui. Rastignac, malgré son cœur sec passe, lui, par des examens de conscience.

Bellanger, en revanche, se donne le beau rôle. Ce Sauveterre a une mission : sauver la terre. Nous sauver ; nous le peuple français. Nous sauver de quoi ? Du roi qui nous gouverne. D'où le régicide de fin de livre. Las, le roman aurait été plus

fort si Sauveterre était lui aussi un salop. Le surplomb en littérature insupportable.

L'autre problème est d'ordre politique. On n'aura rarement lu autant de bêtises écrites dans un roman. Sa thèse, en une formule ramassée : Macron = fascisme. L'idée ? Ce petit monde centriste est un petit monde qui au mieux a contribué à faire monter le Rassemblement national, au pire, partage ses idées. Grémond/Bouvet a pour livre de chevet Charles Maurras, le chantre du nationalisme intégral. Le maurassisme infuserait chez tous ces personnages. Quelle stupidité ! Pour Maurras, l'Eglise catholique doit être de nouveau au cœur de la société, alors que le Printemps Républicain ne jure que par la laïcité ; Pour Maurras, la patrie est tout, alors que l'ensemble des personnages est pro-européen ; Pour Maurras, il y a une anti-France à combattre, alors que Laurent Bouvet est favorable au métissage. Tout cela frise le ridicule.

Il en rajoute une couche sur *Charlie Hebdo*, devenu sous sa plume barrésien : « Ces dessinateurs avaient rejoint la France éternelle ». Bellanger n'est manifestement plus Charlie. Que tant de confusion est pénible à lire.

Quant à la responsabilité de *Franc-Tireur* et du Printemps Républicain dans la montée de l'extrême droite, on préfère en rire et conseiller à Bellanger d'aller prendre l'air en dehors des salons parisiens !

Mais il y a plus intéressant encore. Comme une partie de l'extrême gauche dont il se réclame, l'ennemi numéro 1 reste le libéralisme. Lisez : Sauveterre, (donc le double de Bellanger) se promène à Saint-Cloud, côté clan Le Pen. Il pense à assassiner Marine Le Pen. Mais non : « Marine Le Pen ne méritait sans doute pas un tel châtiment. » À l'inverse, « il ne reculerait pas devant un régicide. » Pour Bellanger, Le Pen au pouvoir est moins grave que Macron au pouvoir.

Finalement, les fascistes ne sont pas ceux que l'on croit.



La Clémence de Titus

Opéra de
**Wolfgang
Amadeus Mozart**

16 au 29 octobre 2024

CHRONIQUE

Simone Veil et son devoir de réflexion

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

**Simone Veil, *Pour les générations futures*,
Albin Michel, préface de Dan Arbib, 160p., 17,90 €**

La parole de Simone Veil manquait. Depuis son décès, c'est son œuvre politique qui est remise en cause. Son héritage même qui semble s'effriter. Voyez donc : compétition victimaire, négationnisme, recul du droit des femmes dans plusieurs nations occidentales, fragilisation d'une Europe attaquée de l'extérieur par un Empire brutal et de l'intérieur par des forces qui prétendent la décomposer, brutalisation du débat public, incompréhension grandissante entre les générations... Tous les symptômes sont là d'une nouvelle crise de l'esprit frappant nos démocraties. Est-ce pour cela qu'en cette rentrée littéraire, Simone Veil fait paraître, d'outre-tombe, *Pour les générations futures*, un texte inédit qui relève à la fois de l'autobiographie, de la méditation politique et de l'adresse à la jeunesse ? L'ouvrage est la transcription d'une conférence qu'elle donna à l'Ecole Normale Supérieure en avril 2005, à l'occasion du soixantième anniversaire de la libération d'Auschwitz.

Dans sa belle préface, le philosophe Dan Arbib, qui fut à l'origine de cette invitation, rappelle que Simone Veil ne se satisfaisait pas de l'expression « devoir de mémoire ». Pour elle, la Shoah et les catastrophes de l'histoire devaient appeler à un « devoir de réflexion » : l'exigence du souvenir, comme le jugement réfléchissant chez Kant, ne doit pas seulement restituer les horreurs du passé, ni émouvoir la subjectivité, mais il lui appartient de mettre en branle la conscience moderne, quitte à troubler son ciel conceptuel. C'est ainsi que, dans sa conférence, Veil oscille entre le récit et le questionnement. Elle commence par témoigner de son enfance niçoise, de son arrestation, de sa déportation à Drancy, de son arrivée à Auschwitz et du moment où elle apprit que les « autres » étaient partis en fumée. Mais ces faits, narrés avec précision, donnent aussitôt lieu à une kyrielle d'interrogations : quelle distance l'histoire doit-elle entretenir vis-à-vis de la mémoire ? Comment la première peut-elle tout à la fois dépasser « l'étroitesse précaire des subjectivités individuelles » (Arbib) et restituer leur perspective dans ce qu'elle a d'irréductible ? En quoi la Shoah mérite-t-elle d'être abordée, sinon dans son unicité, du moins dans sa « spécificité » ? Pourquoi est-il

important, quand on parle de génocides, d'identifier précisément la mécanique qui les a engendrés, quitte à les livrer à la froideur de la connaissance ?

Parmi les enjeux qu'aborde Simone Veil, une thématique résonne de façon particulièrement vivace en notre période troublée : celle de la responsabilité de la France. En 2005, Eric Zemmour n'avait pas encore réhabilité le maréchal Pétain en prétendant à tort qu'il avait sauvé les Juifs français. Mais deux paradigmes s'affrontaient déjà. Dans sa conférence, Simone Veil bat en brèche la version, gaullienne, d'une France indemne de toute tache, car exportée en dehors de sa réalité effective (ses frontières, son État, son administration, son peuple) pour résister en tant qu'idée pure. Par son témoignage, elle insiste sur la dimension française du drame qu'elle vécut. Mais elle refuse également d'adhérer à la lecture que propose un film comme *Le Chagrin et la Pitié*, lui reprochant d'avoir suggéré que « les Français étaient tous des salauds ». Et Veil de rendre hommage, non seulement à la résistance organisée, mais à toutes ces familles, souvent dépolitisées, qui ont massivement caché, et sauvé, les enfants juifs - et de montrer que cette vague de justice fut, bel et bien, une singularité française.

Au terme de sa conférence, lorsqu'un auditeur lui demande comment protéger la mémoire de la Shoah, Simone Veil lui adresse une réponse dont l'écho mérite d'être entendu : par la littérature. Contrairement à un Claude Lanzmann, elle n'estime pas que la précision et la froideur documentaristes sont seules garantes de la perpétuation de l'histoire. Car cette dernière, montre-t-elle en s'appuyant sur l'exemple des Protestants ou des vétérans de la Première Guerre mondiale, ne se maintient qu'à travers la vitalité, la langue, les couleurs d'une conscience. Conscience qui, pour réfléchir à sa responsabilité, doit accéder aux « autres mémoires » que la sienne. Mémoires des autres peuples, des souffrances étrangères, des drames universels. Où trouver cette porte qui mène vers autrui ? Dans l'art, rétorque-t-elle. C'est-à-dire dans cette possibilité, pour la création humaine, d'exprimer le « moi » tout en le dépassant.

SECONDARY

MATTHEW BARNEY

8 JUIN - 8 SEPTEMBRE 2024



Fondation *Cartier*
pour l'art contemporain

fondationcartier.com

CHRONIQUE

Regarde les hommes partir

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

Le Voyage à Arles de Claude Bard

Serge Safran éditeur, 176 p. 17,90 €

Le Chagrin moderne de Quentin Jardon,

Flammarion, 256 p. 19 €

Le Gars qui allait quelque part de Michel Bezbakh,

Buchet-Chastel, 144 p. 17,50 €

Tout le monde veut partir ces derniers temps. Les motivations varient certes d'un cas à l'autre. Les uns souhaitent échapper aux Jeux olympiques à Paris, les autres veulent émigrer en Israël (plutôt vivre dans un pays en guerre que dans une France où l'anti-sémitisme dispose d'un parti officiel), les derniers rêvent pour leur retraite d'une longère dans le Perche. En cette rentrée littéraire, le phénomène prend les allures d'un exode. À commencer par Paul. Sa vue baisse au point qu'il en viendra bientôt à prier un autre passager de le mener jusqu'à son siège de TGV. Rien de tel dans la vie, il faut se débrouiller seul, trouver son chemin à tâtons, personne pour vous indiquer la juste place. Paul décide que celle-ci se trouve à Arles, ville natale quittée pour faire carrière littéraire à Paris, le rêve consistant dans la réalité à torcher en deux semaines des ouvrages de développement personnel pour le compte d'un certain M. Machin. Le retour au bercail a déjà fourni le motif d'innombrables fictions, on y voit le personnage principal traquer le souvenir d'amours défunctes et s'asseoir sur les banquettes râpées des cafés de sa jeunesse perdue. Toujours émouvant quand on sait y faire. Mais pour son premier roman, Claude Bard situe l'ambition littéraire sur un autre plan, à savoir dans l'ombre d'un doute jeté sur ses personnages. Les gens rencontrés par Paul dans les librairies et les cafés d'Arles existent-ils vraiment ou sont-ils les protagonistes d'un récit qu'il adresse chapitre après chapitre à son ancien employeur ? À moins que toute l'histoire ne soit un délire de celui-ci, cloué à Paris sur son lit de malade, ce qui ne l'empêche pas, entre deux tentatives de sauver la maison d'édition, de développer une relation sado-masochiste avec son assistante. Le vertige gagne, grotesque et tragique se confondent, les frontières entre réalité et fiction se brouillent au grand plaisir des lecteurs du *Voyage à Arles*, tombés d'accord avec l'auteur que « vivre et écrire, c'est la même chose ».

Autre premier roman, autre fuite, autre Paul : *Le Chagrin moderne* de Quentin Jardon. Paul Paliseul est stand-uppeur, figure montante sur le point d'évincer le vieil emploi d'intellectuel — les querelles entre Sophia Aram et Blanche Gardin valent bien les débats entre Sartre et Aron, surtout pour qui n'a jamais entendu parler de ces derniers. De petite en grande salle, de Bruxelles à Paris, l'artiste grimpe vers le haut de l'affiche quand un soir tout se détraque. Présenté en première partie de Vincent Dedienne, son

nouveau spectacle s'efforce d'unir « la conscience écologique et la nécessité de faire rire ». Incompréhension du public, l'humoriste engagé devient comique dégagé. Est-ce du traumatisme de cet échec que naît la tentation d'abandonner femme et enfant : « Je les planterais dans un restaurant ou une station d'essence, je laisserais derrière moi les deux êtres qui étaient le socle de mon existence, j'ignorais encore pour aller où, pour y faire quoi. » ? À travers les péripéties autoroutières, révélatrices d'un beau tempérament d'écrivain, une vérité plus complexe se fraie un chemin. « Convoquer l'idée de la disparition » vaut réponse à une double crise de la modernité, la dissolution du moi et le désastre écologique en cours. « Le chagrin moderne, médite Paul depuis le village où il a trouvé refuge, était un état gazeux, un sentiment de tristesse et d'abattement indéfinissable, brouillardieux, et pourtant occupant tout l'espace de nos vies de grands enfants, se dilatait vite avec les années. » Il lui faudra reprendre forme solide avant d'envisager la suite de son existence.

Premier roman encore, troisième homme sur le départ, l'autoroute de nouveau. Ouvrir *Le Gars qui allait quelque part* de Michel Bezbakh, c'est prendre place dans la voiture du narrateur à la place du mort. Mort de rire ou mort de honte, telle est la question. Surtout quand le chauffeur aborde jusque dans les détails les plus intimes sa vie sexuelle avec Clara. On en accueille avec soulagement ses préférences en matière de camping ou de football. Ce flot verbal ininterrompu charrie les plus navrants tics de langage du moment (« nique sa mère », « je m'en bats les couilles », etc.), et quelques expressions que l'on croyait à tort passées de saison. Qui traite encore un homosexuel de « grosse pédale » entre autres horreurs ? Surtout quand il s'agit de son propre fils. La première rupture intervient très tôt quand le gamin marque une claire préférence pour *Cendrillon* au détriment du *Livre de la jungle*, ce que le père reçoit à la manière d'un affront personnel. Et la séparation définitive survient quand l'adolescent est aperçu en train d'embrasser un jeune touriste hollandais. S'ensuit l'expulsion du domicile familial, ainsi qu'il advient encore trop souvent dans la vie réelle. À mesure que défilent les kilomètres, plus approche le moment de retrouver le fils maudit, mieux s'impose l'idée qu'« on peut merder cinq minutes ou dix-huit ans il est jamais trop tard pour se faire pardonner. Ou en tout cas pour demander. » C'est parce qu'il a décidé d'avancer que le gars va quelque part.

LA SAISON
DE LA
LITUANIE

12 SEPT.
12 DÉC.

EN
FRANCE

Se voir en l'autre

2024

+ 200 événements : spectacles expositions
concerts conférences festivals gastronomie



saisonlitanie.com

Organisateurs



Partenaires



Les
Inrockuptibles

TRANSFUGE



CHRONIQUE

Surréalisme et Amérique profonde

PAR TEWFIK HAKEM

B.D. PAR T.H.

Le Rayon invisible de Damien MacDonald (Denoël Graphic/ Centre Pompidou, parution le 28 août)

Racines de Craig Thompson (Casterman, parution le 4 septembre)

« Surréalisme », le Centre Pompidou propose une exposition d'envergure, du 4 septembre 2024 au 13 janvier 2025, consacrée au mouvement littéraire et intellectuel qui a marqué le début du siècle dernier. Comment raconter l'épopée du surréalisme, 100 ans après la parution du manifeste de son instigateur André Breton ?

Parmi les ouvrages associés à l'exposition, la bande dessinée de l'artiste franco-écossais Damien MacDonald, *Le Rayon invisible*, propose de questionner ce qui reste de ce mouvement artistique et philosophique. Le scénario de la BD est simple et efficace : jeune écrivaine à succès, Flamelle tente de persuader un producteur de réaliser une série sur les surréalistes centrée autour de la figure d'André Breton. « Une fresque historique, un portrait intellectuel de la France entre 1914 et 1945 » insiste-t-elle, sachant pertinemment que ce genre de projets fait habituellement fuir les producteurs et diffuseurs d'aujourd'hui. Pour parvenir à ses fins, la sexy Flamelle est prête à tout : jouer de son pouvoir de séduction, oser « l'humour noir » pour reprendre l'expression inventée par Breton lui-même, et convoquer les grandes figures du mouvement surréaliste à la torche des actualités de notre monde en quête de nouveaux repères. *Le Rayon invisible* de Damien MacDonald peut se lire d'une part comme le Who's who du mouvement initié et théorisé par André Breton, d'autre part comme un cruel conte contemporain sur nos révolutions confisquées et/ou trahies.

Remonter dans le temps pour tenter d'éclairer le présent, c'est ce qu'entreprend également Craig Thompson dans son dernier roman graphique *Racines*.

L'auteur américain revient sur son enfance dans un bled perdu du Wisconsin. Une famille de paysans prolétaires dans l'Amérique des années quatre-vingt, on a la carte et le territoire de ce qui deviendra plus tard l'Amé-



Le Rayon invisible de Damien MacDonald

rique de Donald Trump. Une enfance américaine dans les champs de Marathon, petite communauté rurale de 1200 habitants où le petit Craig et son frère participent aux récoltes pour une poignée de dollars. Creuser la terre et retirer avec précaution cette satanée plante avec ses racines aussi précieuses que fragiles. Ici on cultive le ginseng, reconnu dans le monde entier pour ses qualités thérapeutiques. Parallèlement au récit autobiographique, Craig Thompson raconte deux histoires édifiantes, celle de son territoire d'abord, comment au fil des siècles ce petit patelin s'est adapté aux rudes lois du marché jusqu'à devenir le premier producteur mondial de ginseng américain, et l'histoire de cette plante médicinale asiatique, depuis la découverte de son usage en Asie par le jésuite avignonnais Pierre Jartoux jusqu'à son exportation vers la Chine post-pop' par les Américains afin de remédier à la raréfaction du ginseng coréen. Plusieurs récits qui s'emboîtent et se complètent sans qu'on ne perde le fil de l'histoire familiale de l'auteur, dans une mise en scène graphique scotchante. *Racines* est peut-être le livre qui raconte le mieux l'Amérique profonde d'aujourd'hui, l'Amérique des bouseux blancs qui ont tout perdu ou presque avec la mondialisation...



© Fondation Dubuffet / Photographie : K. Wyss

FONDATION DUBUFFET

1974 - 2024

CHRONIQUE DE 50 ANS D'ACTIVITÉS

9 septembre 2024 — 3 janvier 2025

137, rue de Sèvres - Paris 6° | du lundi au vendredi, de 14h à 18h
www.dubuffetfondation.com

FONDATION
DUBUFFET

Trois jeunes artistes à suivre...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

MYKOLA TOLMACHEV, LE DÉSIR DU DESSIN

Jusqu'au 17 novembre.
Musée Maillol
de Banyuls-sur-mer.
museemaillol.co

ASSIEDS-TOI, PRENDS UN VERRE DE THÉ,

Jusqu'au 28 septembre.
Fondation Thalie Arles.
fondationthalie.org

CHAMPS DE LUMIÈRE,

Jusqu'au 21 septembre.
Galerie ETC.
galerie-etc.com



Mykola Tolmachev *La toilette de Vénus (I)*, 2014. Aquarelle sur papier, 34 x 29 cm. Collection Fabrice Roger-Lacan.

Mykola Tolmachev

Quelle est cette aisselle que je ne saurais voir ? Ici, délicatement épilée par un adorable chérubin. Quel est ce visage ténébreux de jeune soldat rasé de près, aux yeux de glace ? Les dessins aquarellés de l'Ukrainien Mykola Tolmachev sont impressionnants de dextérité. Ils sont aussi d'une cruelle étrangeté. Inspirés aussi bien des Vénus de la Renaissance que de l'imagerie surréaliste, ils véhiculent avec une tragique poésie le destin du pays de l'artiste, où la jeunesse est sacrifiée. Étudiant aux Beaux-Arts de Paris en 2014 grâce à une bourse, l'artiste de 30 ans est rentré en Ukraine, actuellement coincé sous les bombes. Cette première exposition muséale au sein du musée Maillol de Banyuls - qui fête cette année ses 30 ans - est coordonnée par le jeune conservateur de musée Ulysse Jardat qui établit un parallèle subtil avec les œuvres du maître de la sculpture.

Sara Ouhaddou

Les créations de Sara Ouhaddou (née en 1986) sont traversées d'une délicate harmonie géométrique qui puise son inspiration dans les motifs de l'alphabet arabe et des savoir-faire des communautés marocaines avec lesquelles elle travaille depuis plusieurs années afin d'interroger le statut de l'objet artisanal et ses mutations dues au contexte de décolonisation. Dans l'espace arlésien de la Fondation Thalie, qui fête cette année ses 10 ans, elle présente des photographies retraçant ces collaborations artistiques au Japon, en Tunisie et au Maroc, en regard d'œuvres sculpturales qui réinterprètent avec sensibilité les imaginaires des savoir-faire. Naissent des œuvres d'une grande force symbolique, à la fois héritières d'une tradition et revendiquant une contemporanéité émancipatrice

Lisa Ouaki

Des abstractions aux couleurs si tendres qu'elles procurent une indéfinissable idée d'une caresse picturale, si lumineuses qu'elles se placent entre les papiers découpés de Matisse et les formes oblongues de Viallat. Ces inspirations transpirent à merveille, mais la jeune artiste (née en 1993), diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy et actuellement résidente dans les ateliers de Poush à Aubervilliers, suit ses désirs picturaux. Ils affleurent dans les pigments, parfois granulés, parfois aussi lisses et moirés qu'une peau de pêche. Grands triptyques au ciel bleu campant des paysages ou cadre cloisonnant ce qui ressemble à des gemmes cristallines. Ce premier solo-show en galerie (chez ETC) est une admirable bouffée de peinture - et de céramique - édénique.